

Le Libertaire

HEBDOMADAIRE

TÉLÉPHONE : 422-14

L'homme peut-il être libre si la femme est esclave?

SHELDEY.

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an	6 fr. >
Six mois	3 fr. >
Trois mois	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET REDACTION

PARIS — 15, rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal

à Louis MATHA, ADMINISTRATEUR.

ABONNEMENT POUR L'EXTÉRIEUR

Un an	7	8 fr.
Six mois	3	4 fr.
Trois mois	1	2 fr.

LOUISE MICHEL

Les dernières nouvelles de la chère malade donnent une passagère amélioration. Cependant son état ne laisse aucun espoir. On ne soutient la malade que par les inhalations d'oxygène. Malgré son extrême faiblesse, Louise Michel conserve toute sa lucidité.

Le docteur Bertholet, qui soigne notre amie avec un très grand dévouement, condamné par de nombreux amis, dit que la maladie peut se prolonger encore quelques jours, mais que le dénouement est fatal.

Nous engageons nos amis à lire dans « La Petite République », numéros des 28, 29 et 30 mars, la remarquable biographie de la grande révolutionnaire qu'a écrite notre camarade Charles Malato.

Le prochain numéro de « Le Libertaire » sera en partie consacré à celle qui, sans distinction d'opinions, laissera des regrets unanimes.

Du Pain ou du Sang!

Voici de quoi édifier les travailleurs nains qui fondent encore quelque espoir sur les amusettes légales, sur l'Etat-Providence, sur la République égalitaire et autres fabriques dont on les berne depuis si longtemps.

Les ouvriers qui, par un dur labeur, fécondent les champs, prétendent ne pas mourir de faim auprès des greniers qu'ils ont comblés et des montagnes de légumes qu'ils font sortir du sol.

Voyez-vous cette outrecuidance ! Ils réclament du pain : la République, maternelle, leur donne du plomb.

Lo chose se passe à Elne, non loin de Perpignan. Des grévistes, des gens qui ont l'audace de vouloir que leurs patrons tiennent les engagements pris à la suite d'une grève antérieure, plantent, pour symboliser leur volonté, un drapeau rouge au sommet de l'édifice communal. Cette couleur séduisante, qui effraie les bœufs, terrifie le maire, tout aussi brave, et il fait venir de Perpignan cinq brigades de gendarmerie. La vue de toutes ces forces policières irrite la foule, à son tour, d'une façon combien bénigne, elle fait usage de la force, malmenant un propriétaire qui contraint son personnel à travailler, barrant la route aux véhicules et faisant fermer quelques boutiques, pour que l'arrêt du travail se généralise. Alors, un brigadier de gendarmerie tire trois coups de revolver sur les grévistes et blessé au bras gauche un fossoyeur. Un jeune homme de dix-neuf ans sort de cible à une autre de ces brutes et une balle vient le frapper au mollet droit.

A Marseille, le gendarme et son proche cousin, le gardien de la paix, ont accompli des hauts faits analogues. Ces passifs remparts du capital, ces poignes armées et intelligentes que nous payons pour nous assommer et nous crever la peau, ils ont, comme toujours, protégé les traîtres jaunes qui déchargeaient les navires ; et les autres, ceux qui voulaient vivre en travaillant, voici de quelle manière ils les ont traités. Quelques agents cyclistes ayant ramassé une pelle, pour avoir essayé de barriére l'accès des quais aux dockers en grève, ce fut le signal du massacre. Une vingtaine d'ouvriers furent blessés par les coups de feu des policiers ; dans le nombre, furent atteints d'innocents passants, trois matelots anglais, qui n'étaient nullement mêlés à la lutte. Un bar même, où se réfugier les grévistes, ne fut pas un lieu d'asile respecté. S'y ruant à leur suite, sabre au clair, les sauvages stipendiés poursuivirent leur danse du scalp. Un des travailleurs eut le visage troué par une balle, qui alla se loger dans le crâne, et de plus une balonnette lui entra fort avant dans la poitrine.

On a tout disposé afin de préparer, dans le Nord, à la loi Millerand-Colliard, un baptême pour le moins aussi sanglant.

A voir son air bon enfant, qui aurait cru ses mains chargées d'autre chose que de biensfaits ? Aux pauvres diables, occupés à des besognes écrasantes, dans des ateliers mixtes, elle vient dire, la bouche en cœur : « J'avais déjà, il y a deux ans, réduit la durée de vos journées : je veux la réduire encore, pour vous et pour vos compagnons de servitude, les femmes et les enfants. Désormais, vous ne travaillerez plus que dix heures, au lieu de dix heures et demie... »

Bravo ! Seulement les capitalistes sont assez habiles prestidigitateurs pour mettre, sans que rien y paraisse, cette excellente loi dans leur poche.

Une mince cloison dressée entre les ouvriers et les ouvrières, entre les enfants et les hommes, et le tour est joué. D'un atelier mixte, on en a fait un qui ne l'est plus

du tout, et les dix heures légales, avec une parfaite élasticité, peuvent s'étendre jusqu'à douze. Et la Cour de cassation applaudit, au nom de la Justice, à cet escamotage du code. Juges et patrons sont de vieux loups habitués de longue date à hurler ensemble, et finalement c'est toujours le pauvre qui a tort et qui est dévoré.

Ces malins de possédants ont plus d'une ruse dans leur bissac. S'ils y sont forcés, ils se résoudront, parbleu, à observer la loi de dix heures. Mais, comme ils ne veulent pas non plus renoncer à leurs bénéfices, ils tenteront — sur le dos des ouvriers — d'opérer la conciliation. C'est ce qu'ils ont déjà fait, à la première étape de la loi Millerand.

« Partout, dans les filatures, nous dit un rapport des syndiqués de l'industrie textile de Reims, ils donnent plus de vitesse à la machine, afin de conserver la même production... Dans les préparations, les nouvelles venues, en plus de la diminution, furent souvent embauchées avec un salaire moindre que celui des anciennes. Des mises à pied, des chômagés conséquents, un travail trop prolongé la nuit, sans qu'aucune règle d'hygiène fut observée, tel fut le lot des travailleurs du peignage. »

Le second « palier », de la loi Millerand, puisque palier il y a, sera tout aussi facile à franchir pour ces subtils Escobars du lucre, si leurs exploités n'y mettent bon ordre.

Ils offrent — quelques-uns, pas tous — de maintenir pour 10 heures le tarif de 10 heures et demie. Mais voilà les ouvriers bien avancés, si on les oblige à un travail intensif qui ruine leur santé, et, qui en outre, amenant quand même la surproduction, rognera leurs déjà si anémiques salaires ! Puis, avec le paiement à la journée, coexiste le paiement aux pièces, les patrons là-dessus, lésinent à souhait : ils proposent 5, 4, 3, pour % d'augmentation, lorsque les tisseurs, teinturiers etc., réclament jusqu'à 6 et 8 pour %.

Du reste, dans le but de diviser pour régner, ces messieurs, Mottes, en tête, Mottes, le riche industriel, qui est aussi maire et député, veulent traiter séparément avec leurs salariés et non avec le syndicat, qui leur imposerait des conditions uniformes.

Devant toutes ces ergotries, douze mille travailleurs de l'industrie textile, à Roubaix, se sont déclarés en grève, contraignant au chômage par leur arrêt volontaire plusieurs milliers d'autres ouvriers. C'est le prélude, peut-être, de la grève générale.

Et, aussitôt, la loi s'est armée contre la loi pour bien montrer aux mystifiés de toutes, qu'elle n'est qu'un leurre ; et d'innombrables soldats sont accourus de tous les côtés, ces ouvriers d'hier et de demain, prêts à tirer sur leurs frères, afin de leur renfoncer dans la gorge le cri de leurs si légitimes et modestes revendications.

Roubaix est un vrai camp : 10,000 hommes y sont massés. D'autres, à Lille, n'attendent qu'un signal pour partir. Ceux d'Arras n'obtiennent pas de permission pour le quart d'heure ; on peut d'un instant à l'autre, avoir besoin de leurs services. Il en vient de Valenciennes et de Charleville. Le flot rouge s'écoule, menaçant, sur Cambrai, Landrecies, Maubeuge, Hesdin.

A Roubaix, la cavalerie s'exerce à renverser et à piétiner hommes et femmes, et à charger, épée au fourreau, les affamés qui réclament du pain ou du sang.

Ce ne sont que des escarmouches. Qui pourra assurer que nous ne sommes pas à la veille de la bataille ?

Lorsqu'on jeta l'empire par terre et qu'à sa place fut intronisé Marianne, nous nous réjouissions : Ouf ! notre tour était donc venue ! c'étaient pour tous la vie et la liberté ;

Et nous avions oublié le capital, conservé l'armée, ainsi que la police et voilà que la triple gueule du Cerbère nous mange... à la sauce républicaine.

Quand nous résoudrons-nous à lui couper ses trois vilaines têtes ?

cutions capitales, on ne donne plus au public le spectacle des châtiments physiques.

Mais nous avons Cayenne avec son climat meurtrier : là, les condamnés, astreints à des travaux abrutissants, maltraités par les gardes-chourou, minés par la fièvre, sont en proie pendant de longues années aux souffrances les plus cruelles.

Nous avons Biribi avec ses chaouchs,

dont la féroce ne le cède en rien à celle des brutes espagnoles.

Qu'on se rappelle seulement, pour se faire une idée de leur valeur en tant que tortionnaires, les faits dévoilés dans la campagne menée naguère

contre les poucettes humanitaires, la crapaude, le silo. Et, s'il est encore des gens

assez naïfs pour croire que les mauvais

traitements ont maintenant disparu de nos

bagnes militaires, il suffira, pour les dési-

lusionner, de leur citer l'exemple du sol-

dat Artaud de la 3^e compagnie de dis-

cipline (Mecheria), qui est réformé après

avoir été estropié des deux mains et mis

dans l'impossibilité de gagner sa vie.

Nous avons enfin les prisons civiles dont certains gardiens sont passés maîtres dans l'art de faire souffrir les condamnés, tant physiquement que moralement. Tel est le cas de la prison de Lille, dans laquelle une pauvre fille de dix-neuf ans, Céline Renoir, vient de perdre les deux pieds par suite du froid auquel on l'a volontairement exposée.

Voilà des exemples qui démontrent suffisamment que la torture n'est point abolie dans notre beau pays de France, où l'on se targue pourtant de civilisation.

En Espagne, l'usage des bûchers n'existe plus ; mais l'inquisition des moines a fait place à l'inquisition gouvernementale. Les auto-da-fé d'hérétiques ont été avantageusement remplacés par les supplices infligés aux travailleurs qui osent proclamer leur droit à la vie.

La série des crimes commis par les descendants de Torquemada semble ne pas devoir se clore : il y a quelques mois à peine que les victimes de la Mano Negra ont été mises en liberté et déjà de nouvelles protestations s'élèvent de toutes parts en faveur d'autres victimes.

Les bourreaux espagnols semblent vouloir se venger de l'échec que leur fit subir l'an dernier le Proletariat international, en les forçant à relâcher les innocents qu'ils torturaient dans leurs geôles. Profitant des désordres d'Alcalá del Valle, ils ont arrêté plusieurs personnes, hommes et femmes, et se sont livrés sur eux aux brutalités les plus révoltantes, rééditant les procédés désormais classiques de la Mano Negra.

Quand on lit le récit des atrocités qu'ils ont commises au nom de la loi du plus fort, on est épouvanlé ; on se figurerait vraiment qu'il s'agit de sauvages et l'on se demande quel est le but que poursuit le gouvenement espagnol avec de tels moyens.

Le Président du Conseil, Maura, pense-t-il arriver ainsi à étouffer la Révolution qui gronde autour de lui et menace à chaque instant de le renverser, lui et la société qu'il défend ! Si oui, il se trompe : on ne fait pas disparaître une idée comme on fait disparaître un homme.

Les catholiques du Moyen-Age ont brûlé les hérétiques de leur époque, mais ils n'ont pas tué l'hérésie.

Les soldats de la République française ont massacré trente-cinq mille communards en 1871 et la Commune n'est pas morte.

Les gouvernements de tous les pays ont emprisonné, pendu, décapité, fusillé nombre de révolutionnaires, et l'esprit révolutionnaire est de nos jours plus vivace que jamais !

Voilà ce que ne devrait pas ignorer M. Maura.

Non, ce n'est pas un ministre qui arrêtera la marche des idées et empêchera jamais le cœur de penser. Que M. Maura fasse ce qu'il voudra, il est maintenant trop tard pour mettre fin aux révoltes qui se multiplient dans son pays, et malgré les satisfactions sanguinaires qu'il s'accorde — et qui, même, tournent à son désavantage par la propagande qu'elles occasionnent — il n'en sera pas moins vrai qu'il n'est qu'un pauvre pygmée perdant son temps à vouloir détruire le colosse Révolution.

Les événements d'Alcalá del Valle ne sont qu'un épisode de la lutte gigantesque engagée par le peuple contre ses oppresseurs. Il faut espérer que ceux-ci seront forcés de s'incliner devant la volonté de ceux-là, comme ils l'ont fait dans l'affaire de la Mano-Negra.

S'il fut un temps où les gouvernements agissaient selon leur bon plaisir grâce à la soumission des masses, il n'en est déjà plus ainsi : ils ne peuvent plus désormais commettre toutes les injustices possibles sans risquer de susciter des actes de révolte.

M. Maura l'apprendra peut-être à ses dé-

pens et il est possible sinon certain que d'ici peu il soit dans l'obligation de lâcher ses victimes non pas devant les prières, mais devant les protestations et les menaces des travailleurs.

Et s'il lui prend quelquefois fantaisie de renouveler les tortures sur la personne de ses sujets il trouvera toujours contre lui la masse des révoltés jusqu'à ce qu'enfin vienne le jour où croulera la vieille société espagnole, tel un édifice détrôné, branlant à tous les vents, qui tombe soudain, entraînant dans sa chute ceux qu'il abrite.

M. Maura aura passé impuissant. Avec lui, Alphonse, ce roi si jeune et déjà si coupable, aura passé également et tous deux auront leurs noms gravés au pilori de l'histoire, à côté de celui de Torquemada, leur sinistre maître !

Auguste L.

TOURNEE LOUISE MICHEL-GIRAUT

Les camarades organisateurs de Saint-Louis du Rhône, Vauvert, Céte, Mèze, Pézenas, Béziers, Coursan, Lézignan, Toulouse, Lavardao, Casteljaloux, Angoulême, Rochefort, Cognac, Tours et Orléans sont prêts que le camarade Giraut continuera seul la tournée de conférences. Ils sont prêts d'organiser en conséquence. Les dates restent les mêmes. Couvrir le nom de Louise par une bande. E. Girault.

LA SORTIE D'UNE EGLISE

J'ai souvent observé, songeur, une lampe s'éteindre faute de pétrole ou de mèche. En voyant ses vacillations, ses scintillations, ses rerudescences subies de lumière, laissant supposer un instant qu'elle reprend son éclat pour s'effondrer dans les ténèbres par la violence d'un sublime effort de vie, j'évoquais l'identique fin des hommes et des choses. Parfois, les regards lassés, je me détourne : l'agonie n'en suivait pas moins son cours, et ma vue était attirée de nouveau par le saut brusque de cette pâle clarté dans le néant.

L'Eglise est cette lampe. Son usage est bientôt périlleux, et on eût pu s'en dispenser depuis longtemps. Pour se donner un regain de vie, ses fêtes intimes s'exécutent aujourd'hui avec grand fracas. La malheureuse veut se tromper elle-même, mais, quoiqu'elle fasse, ses instants sont complices.

Nous sommes en période de carême, chaque soir, grande représentation dans toutes les paroisses. Les orgues mugissent tonitruantes ou ondulent mollement, invitant à la pâmoison les âmes crédules ; du haut des chaires retentissent les sermons pleins de menaces et de miséricordes ; le chant des cantiques résonne, des voix éraillées se brisent et se perdent aux confins des voûtes sonores ; l'encens brûle ; on prie, on implore, on rend grâce, on se réjouit, on s'humifie, on s'attriste, on balbutie, on se recueille, on scrute les physionomies, on inventorie les toilettes, on assouvit son mysticisme, on gagne un jeton de présence, les faveurs d'une dame patronne influente, on joue la comédie.

Revenant de querir des livres à une bibliothèque, j'eus la curiosité de me poster sur le trottoir d'en face pour assister, un peu navré, à la sortie des

LE BONHEUR UNIVERSEL

La douleur est nécessaire, le mal est le bien, la misère un délice, la guerre une volonté, il faut que les humains s'entêtent, que le paupérisme fauche les pauvres diables par milliers comme le paysan arrache impitoyablement les chardons, l'ivraie et le chien. Pleurer, se tordre les mains de désespoir, sentir son estomac vide, constater que chaque soir son sang se décoloré faute de nourriture, déambuler sous des vêtements sordides par les rues sillonnées d'équipages somptueux, de vertigineuses automobiles, devant des magasins regorgeant de richesses jusqu'aux combles, voir se désagréger peu à peu sous le nez de la famine ses enfants déguenillés, ces souffrances sont inévitables, nul ne doit songer à les supprimer.

S'il en était autrement, tout le gouvernement serait impossible, le monde serait maudit.

Deux classes sont indispensables à l'harmonie sociale : la classe des travailleurs, classe vouée au travail sans fin, au salariat, forme supérieure de la liberté ; et la classe des redingots, poudre d'or de l'humanité.

Pour qu'il y ait une littérature, une science, une philosophie, une religion, le prolétariat doit être.

Les extatiques du bonheur universel sont dangereux, car leurs théories aboutiraient fatallement à la fin de toute société. Tout le monde ne peut pas être heureux ; le couvert mis pour chacun, quelle folie ! Des maisons saines pour les plébés et les sans-abri, des souliers pour tous les va-nu-pieds, des habits pour tous les dépenaillés, de la joie au cœur et au cerveau pour qui que ce soit, la terre couverte de moissons pour tous les affamés, des chansons plein le crâne au sein d'un monde idéal, les rires fusant de tous côtés, — fantasmagorie ! fantasmagorie !

Ouvriers, vous n'échapperez pas à votre destin : Dieu ou l'Etat vous tient pantelants sous ses griffes de fer empoisonné. Vous êtes la proie promise aux forts, aux puissants ; jamais vous ne vous réaliserez harmonieusement, votre sort dépendant de l'aristocratie ou de la bourgeoisie.

Pour vous pas de relabellisées lippées sous la feuillée, comme de mélodieux oiseaux ; pas de promenades sous les arbres droits et beaux, s'épanouissant l'été sous un ciel bleu comme le côte méditerranéenne ; pas de siestes recueillies et douces sur le tapis gazonné ; pas de méditations fécondes le long des ruisseaux légèrement encaissés au travers des monts et des collines ; pas de compagnies sereines et intelligentes éveillant votre âme, enflammant noblement votre pensée, illuminant purement vos yeux ; la terre ne vous appartient pas, mais le ciel vous est réservé.

Vous avez droit seulement aux horreurs de l'usine, aux tortures de l'atelier, aux salées de la manufacture, aux sanies de la caserne, aux pestilles de la prison, aux purulences du bagné, au lent supplice de la faim, aux putréfactions de l'esclavage.

Pendant que j'écris ces lignes désolées, un vent léger soulève les feuilles. Le printemps apporte ses souffles prometteurs ; néanmoins je me sens plein de haine contre tout ce qui est.

L'ironie dont je me suis cuirassé contre le malheur disparaît quelquefois pour faire place à l'indignation.

Puis, le naturel revenant au galop, je me prends à murmurer : « Le bonheur universel », sucerie bonne pour enfants. Pourquoi lutter contre la fatalité, il est si doux de crever à la peine, de s'arracher la peau, de tirer la langue pour une poignée d'individualistes gouvernementaux, de tendre la main, de défaillir, exsangues, inertes, sur le fumier du travail, pour que s'empiffrent les oisifs sacrés comme les ibis digérant sur les rives majestueuses du Nil !

Antoine Antignac.

A propos du dernier article Duchmann

J'ai eu le grand plaisir de recevoir cette semaine à ma table la citoyenne Gatti de Gamond, l'illustre et infatigable apôtre de la coéducation et de la Pensée Libre en Belgique, et je ne pouvais m'empêcher de songer, en l'entendant parler avec autant de bonhomie que de sagesse, à ce jeune homme plein de bonne volonté qu'est le camarade Duchmann, lequel s'essaie en ce moment, non sans quelque mérite, dans ce qu'il y a de plus difficile pour un débutant, la polémique doctrinale... et je ne savais ce qu'il fallait admirer le plus, de la candeur du néophyte, se fâchant, lorsqu'on ne lui répond pas, se fâchant davantage lorsqu'on ne le comprend pas et pour cause... ou bien de la philosophie souriante de cette aïeule pleine d'indulgence pour l'enfant terrible qui lui écrivit un jour, qu'elle était de « mauvaise foi »... Mlle Gatti de Gamond de mauvaise foi, voilà une allégation qui fera bien rire ceux qui la connaissent et qui est bien excusable de la part de Duchmann qui ne la connaît pas.

Les articles de l'ami Duchmann qui, loin d'avoir mon ironie massive ont la fougue et l'incohérence de la jeunesse, manquent précisément de cette argumentation précise qu'il exige et qu'il obtient de ses contradicteurs. Ils contiennent souvent des inexactitudes tellement flagrantes qu'elles feraient penser que l'auteur ignore le premier mot du sujet qu'il traite. Il est incontestable, par exemple, que Mme Nelly Roussel, à laquelle il reproche sa propagande, en faveur du suffrage des femmes, n'a jamais admiré quoi que ce soit dans la loi électorale, pas plus que dans toute autre loi à l'élaboration de laquelle aucune femme, du reste, n'a participé... Elle prétend simplement, que là comme ailleurs, la femme ne doit pas être considérée comme mineure, et elle réclame pour elle le droit de voter si bon

lui semble ou de s'abstenir comme Duchmann, si tel est son désir... et Duchmann fait preuve d'un manque absolu d'esprit critique et d'observation, lorsqu'il dit de Mme Nelly Roussel qu'elle a quelque chose « d'oneux et de réservé », quand au contraire ses qualités prédominantes sont : la loyauté, la franchise et l'audace... On pourrait se demander pourquoi le camarade Duchmann cherche ainsi à caricaturer ses contradicteurs plutôt que d'anéantir comme il l'avait promis leur argumentation... la vérité c'est que cette discussion lui a fait entrevoir beaucoup de choses qu'il ignorait, et maintenant ce brave ami, féministe sans le savoir, ce qui est la bonne manière, ne peut plus démontrer l'absurdité du féminisme sans démontrer en même temps sa propre absurdité, ce qui est difficile, Duchmann étant quoi qu'on dise, un garçon intelligent.

Henri Godet.

L'Absurdité Syndicale et Coopérative

REPONSE A CREUSE

Tout d'abord, suivant Creuse, on n'a pas le droit d'être intolérant quand on blâme l'intolérance d'autrui. C'est à voir.

En ce qui me concerne, je suis prêt à tolérer l'expression de toutes les idées, pourvu qu'on tolère l'expression des miennes. Mais je n'ai pas à tolérer l'expression des idées de ceux qui ne tolèrent pas l'expression des miennes.

Je suis donc, suivant le cas, tolérant ou intolérant et, d'une manière générale, je suis prêt à être camarade avec tous ceux qui me traitent comme tel et je m'efforce de ne pas tolérer les autres.

« A moins, dit Creuse, qu'on ne puisse démontrer que 10 est moins fort que 1..., je continuerai à croire qu'il y a avantage à se syndiquer pour lutter contre les patrons, etc... »

Mettions qu'il y ait, en effet, 10 ouvriers pour 1 patron, cela prouve que les ouvriers sont, non les moins nombreux, MAIS LES PLUS BETES. S'ils n'étaient pas les plus bêtes, ils ne lutteraient pas contre les patrons, ils agiraient à leur guise. 10 n'ont pas de permission à demander à 1.

La question est donc mal posée par Creuse. Il ne s'agit pas de savoir si des abrutis ont, ou non, intérêt à se grouper, mais comment on peut arriver à ce que les abrutis deviennent conscients, apprennent à compter.

En effet, des abrutis isolés ou groupés ne feront jamais que des actes d'abrutis, tandis que des conscients connaîtront les mouvements à faire et se grouperont, quand il y aura lieu.

Creuse nous parle encore d'intransigeance ou de rapacité patronale, de grèves soutenues pour un motif de dignité ou la hausse des salaires. Il croit cependant que tout le monde ne doit pas s'hypnotiser sur le syndicalisme, mais qu'il est bon que certains militants s'y spécialisent.

L'erreur dans tout cela est de s'imaginer que la question sociale est une question corporative. Il est facile de montrer, au contraire, qu'on ne peut pas s'occuper utilement à la fois d'intérêts corporatifs et de la question sociale.

Qu'est-ce qu'un syndicat ? — C'est un regroupement où les abrutis se classent par métiers, pour essayer de rendre moins intolérables les rapports entre patrons et ouvriers.

Deux choses l'une : ou ils ne réussissent pas, alors la besogne syndicale est inutile ; ou ils réussissent, alors la besogne syndicale est nuisible, car un groupe d'hommes aura rendu sa situation moins intolérable et aura, par suite, fait durer la société actuelle. C'est parce que les non-privilégiés ont l'espérance de devenir privilégiés d'une façon ou d'une autre, que la société dure.

Il n'y a pas à essayer de rendre moins intolérables les rapports entre patrons et ouvriers (besogne syndicale), il y a à étudier les moyens de supprimer le patronat (besogne anarchiste).

De même, il n'y a pas à essayer de faire concurrence aux commerçants (besogne coopérative), il y a à essayer de supprimer le commerce (besogne anarchiste).

Le principe des syndicats, le principe des coopératives, est le principe concurrence. Il y a lieu non de faire durer, mais de détruire la concurrence parmi les hommes. Le principe à établir est le principe contre la camaraderie.

En ce qui concerne l'amélioration de son sort dans la société actuelle, si Creuse était content, il connaîtrait les moyens à employer. Ces moyens ne sont peut-être pas à la portée de tous. Il n'y en a pas d'autres, à moins de prier le bon dieu, les députés ou les secrétaires de syndicats.

Conclusion : Le patronat sera supprimé le jour où les ouvriers se décideront à ne pas travailler pour les patrons, pas avant.

Quels sont les mouvements à faire pour en arriver là :

1^o Apprendre pourquoi la société est mal faite, ou, si l'on veut, pourquoi les mouvements faits par les hommes actuels sont mauvais ;

2^o Apprendre les mouvements à faire pour s'organiser raisonnablement ;

3^o Faire ces mouvements.

Si les syndicats voulaient s'occuper de ce qui précède, il leur faudrait abandonner la besogne corporative et aller là où la besogne sérieuse peut être apprise et pratiquée.

« La révolution, nous dit Creuse, surgira de la misère devenue trop aiguë. » C'est possible, mais ce n'est pas intéressant.

La misère inconsciente ne peut établir une organisation sociale consciente. Voir les révoltes antérieures. Une révolution in-

téressante sera celle faite par des hommes conscients et parce qu'ils sont conscients.

« La mathématique, dit Creuse, en termenant, induit en erreur quand elle s'attache à des problèmes d'ordre moral dont les facteurs demeurent essentiellement immuables. »

C'est une affirmation. Elle nous intéressera quand on nous aura montré quelle méthode de raisonnement, inconue jusqu'alors, peut bien s'appliquer aux problèmes d'ordre moral (?) dont les facteurs demeurent essentiellement immuables.

En attendant, nous nous contenterons d'essayer d'appliquer dans tous les domaines les règles de la logique, dont la forme la plus rigoureuse est la forme mathématique, et nous conseillons vivement à Creuse et à tous les camarades, de lire ou de relire attentivement le traité *De l'esprit géométrique de Pascal*, et même de faire de la géométrie. Un homme qui a fait de la géométrie raisonne autrement que celui qui n'en a pas fait. C'est ce que nous essaierons d'expliquer le lundi 11 avril, à l'Emancipation, 38, rue de l'Eglise. Creuse sera le bien-venu parmi nous ce jour-là.

Paraf-Javal.

El nous voilà forcés de remettre à la semaine prochaine la suite de *L'organisation du bonheur*. Comme dit le bon Palette, vous avouerez qu'il est emmerdant !

P.-J.

CLOCHE DE PAQUES

Les cloches sont revenues de Rome. (Superstition des nations.)

La Savoyarde, au Sacré-Cœur, Et le Bourdon de notre-Dame Ont un dialogue moqueur De grosse dame à grosse dame,

Qui passe par-dessus les toits, Dans la clarté du ciel de Pâques, Les toits des maisons où pantois S'entassent les queux et les jacques.

Ding ! — fait l'une ; — L'humanité A ses chatines toujours robustes ; Les arbres de la liberté Ne sont encor que des arbustes !

Ding ! — fait l'autre ; — Les temps nouveaux Ne semblent point tout près de naître. Les peuples sont dans des caveaux Dont on n'ouvre par la fenêtre !

Dong ! — Les curés et les soudards Demeurent les seigneurs du monde, Sous les croix et les étendards Agenouillant la foule immonde !

Dong ! — Nous sommes la voix des forts ! Il faudrait, pour nous faire faire, Ding ! — Tant de luttes et d'efforts ! Dong ! — Et tant de sang proléttaire !

Ainsi, les cloches, tour à tour, Dévorent leur mépris sur l'homme, Et râlent, stolt de retour, — Que ne restent-elles à Rome !...

Louis Marsolleau.

Les bonnes mœurs

Lettre à M. le sénateur Bérenger.

Périodiquement, et avec une ostentation qui vous honore, vous nous élevez, monsieur, contre l'abondance, la hardiesse et le succès des productions obscènes. Dans les journaux comme aux théâtres, le triomphe couronne l'immorale. Si vous interrogez les féministes, elles vous répondraient que ces productions possèdent une influence masculine dont la perversité favorise les pires insanités. Mais vous n'ignorez pas que le mal atteint les deux sexes avec une égale intensité.

Ce qu'il faut déplorer le plus n'est pas tant la crudité des détails que l'inéptie de la forme. Ouvrez n'importe quelle publication de cette nature, assistez à n'importe quel spectacle du même genre, et vous vous écouerez surtout de la platitude intellectuelle, du peu d'effort mental que les industriels de cette partie basse demandent à leurs nombreux publics. On securera une légereté spirituelle et fine. Le sei de l'esprit mêlé à tout ce poivre, trouverait grâce devant le tribunal du goût. Mais il semble que les spécialistes dont nous parlons s'ingénient au contraire à flater l'ignorance, à développer sans limites l'incérité bête de leurs contemporains. On spécule sur des conceptions primitives, sur des sentiments peu compliqués. La professionnelle qui pose pour les attitudes immorales, pose également pour la petite sœur des pauvres ainsi que pour l'oiselle envoûtée du drapé national. Elle représente, au gré du photographe, les pratiques apprécier de la religion, du patriarcat et des maisons closes. Il suffit de comparer les reproductions étaillées à la devanture des librairies pour s'en rendre compte.

Les divers sentiments simplistes flattés par ces images font donc partie d'un même état d'esprit, s'alimentent au même ordre d'idées, sont accessibles à la même classe de mentalités et cette analogie frappante nous éclaire sur la cause initiale du mal que nous déplorons.

L'Etat est le grand corrupteur. C'est lui qui convient d'accuser en première ligne de cette multiplication, de ce débordement d'oeuvres ignobles. Ainsi que vous avez bien voulu le constater en un récent discours, la censure autorise à la scène des spectacles où la fonction sexuelle, l'expansion amoureuse de l'homme et de la femme, sont outrageusement dévoilées et ridiculisées. Dans ces manifestations grotesques d'un art facile, la femme n'apparaît pas ainsi qu'une personne débâtie de leurs contemporains. On spécule sur des conceptions primitives, sur des sentiments peu compliqués. La professionnelle qui pose pour les attitudes immorales, pose également pour la petite sœur des pauvres ainsi que pour l'oiselle envoûtée du drapé national. Elle représente, au gré du photographe, les pratiques apprécier de la religion, du patriarcat et des maisons closes. Il suffit de comparer les reproductions étaillées à la devanture des librairies pour s'en rendre compte.

Le patronat sera supprimé le jour où les ouvriers se décideront à ne pas travailler pour les patrons, pas avant.

Quels sont les mouvements à faire pour en arriver là :

1^o Apprendre pourquoi la société est mal faite, ou, si l'on veut, pourquoi les mouvements faits par les hommes actuels sont mauvais ;

2^o Apprendre les mouvements à faire pour s'organiser raisonnablement ;

3^o Faire ces mouvements.

Si les syndicats voulaient s'occuper de ce qui précède, il leur faudrait abandonner la besogne corporative et aller là où la besogne sérieuse peut être apprise et pratiquée.

« La révolution, nous dit Creuse, surgira de la misère devenue trop aiguë. » C'est possible, mais ce n'est pas intéressant.

La misère inconsciente ne peut établir une organisation sociale consciente. Voir les révoltes antérieures. Une révolution in-

un élément préparé, gagné d'avance et précieusement entretenu dans ce même état d'esprit. Voici où vos penalties échouent. Vous frappez qui cède aux influences mauvaises, qui succombe sous la « puissance des ténèbres », mais ne faites rien pour éclairer la route où nous marchons en aveugles.

Ne pensez-vous pas que la situation de la femme dans notre société pese d'un poids décisif sur la beauté, sur la régularité des mœurs ? Toutes les contraintes et les hontes, mises autour de l'accomplissement de l'œuvre de chair, favorisent la dégradation sexuelle. La femme se vend ordinairement, depuis la Vénus du ruisseau jusqu'à la grande dame des salons. Il faut bien vivre, et la vie n'est possible qu'à ce prix. Dans le mariage comme dans la galanterie, la femme dépend de l'homme, et ce dernier obéit aux influences qui l'entourent. Nulle sympathie n'est possible entre deux êtres divisés par l'argent. Chaque accouplement suppose à l'avance les frais possibles. Dans l'impossibilité matérielle de s'exercer naturellement et normalement, la fonction génitale est devenue un amusement qui se paye tout comme les autres. L'amour à bon marché crée les inconvénients que vous dénoncez, il s'établit dans la rue, à tous les yeux, et voire indignation reste peut-être.

Peut-être vous hornez-vous à votre indignation parce que cet état de choses ne vous affecte pas autrement. Vous n'en souffrez que moyennant, tandis que la population tout entière se trouve atteinte d'une façon effective et matérielle. C'est pourquoi elle cherche un remède plus efficace que le vôtre. L'

Vous reprochez avec amertume aux féministes, à certaines féministes, de demander le droit de vote, parce que, dites-vous, le vote est un acte réactionnaire. — Réactionnaire, non pas ; antirévolutionnaire peut-être, et c'est là où le révolutionnaire idéaliste se sépare de son frère, le révolutionnaire pratique.

Les féministes qui revendent le droit de suffrage sont probablement convaincus aussi que l'arme qu'ils demandent est rouillée et fonctionne mal, mais c'est une arme et la seule efficace jusqu'à présent. Chaque loi qui semble décreté et rétrograde aujourd'hui a été un progrès sur une loi plus rétrograde et plus inhumaine encore. Si la femme veut sortir de l'indifférence que vous lui reprochez, quel moyen a-t-elle de le faire ?

Je m'empresse de dire que, pour le moment, je serais désolée que les femmes puissent obtenir leur admission au suffrage universel parce que dans l'état actuel des choses, elles sont encore sous la formidante pression de l'église et de la superstition et qu'elles seraient un danger pour le progrès, je le crains. Mais, quand des hommes comme vous, auront compris que les revendications des féministes sont plus que justifiées, que l'instruction doit être intégralement donnée à la femme comme à l'homme, que la femme doit pouvoir exercer n'importe quel métier qui lui plaise que l'heureuse révolution doit être précédée de douloureuses évolutions, quand vous serez bien convaincus que si les femmes s'attendent à de petites revendications c'est que ces choses obtiennent les doivent rendre fortes et armées pour la lutte générale, alors le féminisme pourra avancer à la conquête de la liberté, de l'égalité, de la fraternité.

Vous dites ceci : (je copie) « Puisqu'il n'est pas possible d'améliorer son sort (celui de l'ouvrière), travaillons à l'animer d'une pensée qui l'émancipera ses colères et fera d'elle la révoltée virile qui bouleversera le vieux monde... » Je ne comprends plus. Qu'est-ce que cette révoltée virile et qu'attendez-vous d'elle ? Il est facile de dire : « Révolté- vous, sans dire comment il faut s'y prendre. Que doit faire cette ouvrière non seulement exploitée par le patron, mais dégradée par lui, que doit faire cette mère de famille dont le mari brutal fait vivre la misère et qui sait que son travail, à elle, ne suffit pas seulement pas à elle-même ?

Dans votre premier article, que j'ai beaucoup mieux compris que le dernier, vous vous écriez en parlant des revendications des féministes : Des mots ! Des phrases !

Eh ! non ! le droit de vote n'est pas un mot ; c'est un acte désiré en vue d'améliorer l'état social féminin par l'évolution des lois actuelles ! Eh, non ! la grève des ventres, ce n'est pas une simple phrase ; c'est un progrès entrepris pour dominer la misère ! Eh, non ! l'égalité des salaires, le droit à tous les emplois, ce ne sont pas de vaines paroles ; mais bien le commencement de la révolution que vous révez, que nous désirons tous, libérateurs, ou simples socialistes, anarchistes, ou simples humanitaires, tandis que les grands mots de révolte, de révoltée virile, de bouleversement du vieux monde, ces grands mots si s'ils ne sont pas suivis d'une action générale restent stériles et rétrogrades.

Tout en entrevoyant, tout comme vous, citoyen Duchmann, toutes les difficultés des résultats à obtenir, tout en reconnaissant que les progrès demandés actuellement par les féministes sont si peu de chose que ce n'est presque rien, je préfère encourager tout ce qui tend à une amélioration quelconque, si minime soit-elle, plutôt que de rester figé dans l'attente d'un idéal si éloigné. Lorsque deux courreurs veulent arriver à un but qui leur doit faire gagner la forte somme, souvent l'un d'eux part comme une flèche et sans s'arrêter, tendant ses muscles, forçant son énergie, il court d'une traite au but ; tandis que l'autre, plus prudent, plus expérimenté, plus patient, mais tout aussi aisé au gain, ménage ses forces, ne se produisant que par petites étapes et donne enfin un coup de collier au dernier moment.

Généralement, l'expérience l'a prouvé, ce dernier l'emporte et arrive vainqueur au but ; mais si par hasard, par exception, le fougueux coureur gagne d'une longueur ou de quelques mètres son prudent adversaire, sa victoire est suivie, dès le but atteint, d'une violente réaction, d'une fatigue insurmontable qui en fait l'inférieur de celui-ci.

Ainsi toute révolution non préparée par de successives évolutions, donne lieu à une réaction abominable qui en amenuise tous les effets et qui retarde, de plusieurs siècles parfois, tout progrès.

L'effort gigantesque et merveilleux de 93 a abouti à l'avènement de ce soulier, Napoléon III. Lequel nous donna cette gâchette, Napoléon III. Pour terminer cette beaucoup trop longue lutte, je veux vous dire un mot de mon idée particulière sur le féminisme.

Je ne suis pas de celles qui veulent la femme semblable à l'homme, puisque la nature marâtre a avantagé une moitié de ses enfants, les mâles, au détriment de l'autre moitié, les femelles, et que toutes nos plaines ne changeront pas ce fait-là ; mais je prends pour devise en tant que féministe, ce dernier vers d'un sonnet écrit par Eugène Pottier :

Les forts ont les devoirs et les faibles les droits !

Mais pour arriver à la réalisation de ce réve de justice, à cette balance équitable pour améliorer le sort, non seulement des femmes, mais des hommes, nos frères, nos amis, nos semblables ; ce n'est pas aux femmes qu'il faut s'adresser ; c'est à la nouvelle génération, aux enfants. Et je reproche aux féministes militantes de ne s'occuper que peu ou pas du tout de cette question, la plus importante à mon avis.

Il faut multiplier les patronages laïques, les faire mixtes quand on le peut, s'y pratiquer pour apprendre aux enfants notre morale humanitaire que nous sommes si peu encore à concevoir. Il faut nous unir, hommes et femmes, pour enseigner aux jeunes, garçons et filles, autrement qu'en paroles, l'amour des uns et des autres, l'amour de la justice, l'horreur du mensonge, pour enlever aux garçons le mépris séculaire et inique de la femme et débarrasser les filles de la crainte et de l'admiration inspirées par la force brutale. Il faut en même temps, que tous les hommes conscients mettent leur force naturelle au service de la faiblesse féminine afin de faire disparaître l'injustice de la nature par une égalité de droits et lorsqu'enfin l'équilibre sera établi, la génération nouvelle, nourrie d'idées de justice et de beauté, nourrie par nous autres féministes, libertaires, anarchistes, socialistes ou simples amoureux du progrès sans étiquette, la génération nouvelle ne sera plus divisée par des intérêts différents, les deux sexes d'accord pourront marcher efficacement à la conquête de la justice pour tous, à l'écrasement du capital.

J'ajoute enfin (et peut-être mérité-je le reproche adressé aux femmes de résérer ce qu'elles jugent le plus important pour le post-scriptum de leurs lettres), j'ajoute que c'est surtout dans la bourgeoisie que doit s'exercer la propagande féministe, parce que la seule bourgeoisie surtout entretient chez l'enfant les erreurs détestables dont souffrent tous les humains. Et je suis sûre, citoyen, que vous renoncerez à entraîner la marche en avant des féministes, parce que trop lente et à petits pas inexpérimentés et que vous renoncerez à « blaguer » leurs revendications quoiqu'elles ne soient pas, je vous l'accorde, d'assez haute envergure, quand vous aurez réfété que, faute de vous être laissé convaincre, vous êtes en parfaît accord avec la presque totalité des bourgeois de tous pays. Celles-ci vous déclarent avec un air de modestie méprisante : « Les femmes ne doivent pas sortir de leur sphère (sic), elles doivent rester dans l'ombre. » — Oui, il y a des femmes qui se plaignent de leur sort, mais ce n'est pas nous qui y pouvons rien changer.

Fernand Paul

Alcoolisme et Révolution

Par tous les moyens mis à leur disposition : réunions, groupements, agitation, grèves, manifestations et tentatives révolutionnaires, il faut que les hommes d'action et tous ceux à température forte et énergique empêchent que l'idée anarchiste s'amodrisse, mais au contraire qu'elle grandisse en force en attirant à elle les hésitants, les miséreux, et tous ceux qui se laissent être bercés par les « avides des pouvoirs publics » et les « candidats aux séniures ». Il faut enfin que la masse ouvrière mette en demeure de compter sérieusement avec elle le Capital et le Pouvoir en attendant de les faire disparaître.

Pour cela, il faut bien préciser le rôle que cette masse doit jouer dans la société actuelle ; il faut la convaincre de cette vérité indéniable qu'elle sera vraiment une force révolutionnaire capable d'opérer la transformation sociale que nous préconisons immédiatement, tout au moins rapide, lorsqu'elle se sera tout à fait désintéressée de la politique en n'écoulant aucun de ses charlatans et en s'abstenant de tremper les lèvres dans les bavardages qu'on lui présente sous formes diverses : vécueuses à tous les degrés, avilissantes et déformatrices, telles que jeux malsains, courses de chevaux et de taureaux, représentations théâtrales à tendance religieuse ou réactionnaire, établissements corrupteurs, et surtout l'alcoolisme.

Alors que l'alcool ne devrait servir que pour l'éclairage, le chauffage, la force motrice et comme médicament externe, il porte la mort dans le corps humain et fait ainsi, de nos jours, plus de ravages que les trois fléaux historiques : la famine, la peste et la guerre.

Berthelot dit de l'absinthe : « C'est un danger pour la santé publique et l'avenir de la race. »

Ecoutez le professeur Hilti : « Je considère l'usage habituel des spiritueux comme absolument nuisible au système nerveux. Au moment même, sans doute, l'alcool procure une excitation agréable : parfois, au contraire, on pourrait croire qu'il calme les nerfs ; mais ce résultat est dû à une véritable paralysie du corps et de l'intelligence. La puissance du travail de la seconde partie du jour est considérablement amoindrie par l'usage de l'alcool. L'usage habituel des spiritueux en grande quantité est sans nécessité, c'est la cause de beaucoup la plus importante de la décadence qui frappe aujourd'hui les peuples civilisés dans leurs forces physiques, intellectuelles et morales, même dans leur puissance économique et, si s'ils ne veulent pas périr par là, il faut absolument qu'ils déclarent la guerre à l'alcoolisme. »

L'abus de l'alcool viole le sang ; ainsi, chez les alcooliques, les plaies et blessures acquièrent un caractère de gravité qu'elles n'auraient pas chez d'autres ; elles s'enveniment très facilement, les chairs deviennent verdâtres et se détachent des os ; c'est la gangrène qui enlève le malade.

L'usage continu et exacerbé des spiritueux engendre une foule de maladies, depuis les malades d'estomac jusqu'au « délirium tremens », en passant par les pertes d'appétit, de sommeil et de mémoire ; l'épilepsie, l'aliénation mentale, la folie et le meurtre en sont les tristes conséquences.

Les nations européennes qui boivent le plus d'alcool sont le Danemark, l'Allemagne, la Suisse, les Pays-Bas, l'Angleterre, la Belgique, la France, l'Autriche, la Russie, l'Espagne et l'Italie. L'alcool bu par habitant de ces contrées varie entre 8 litres et 2 litres 1/2.

Un fait à constater, c'est que, chez les peuples civilisés qui boivent le plus de spiritueux, l'idée d'émancipation n'est qu'à l'état embryonnaire, tandis que l'Espagne, l'Italie, la France et la Russie fournissent par mal d'hommes d'action résolus à tout sacrifier pour l'indépendance.

Il ressort de toutes ces manifestations alcooliques et faits individuels que l'alcool est en tous points nuisible au développement de l'intelligence et de l'énergie individuelles. Mais si les travailleurs voulaient reconnaître leur dignité d'hommes, ils devraient s'occuper sérieusement de ce qui peut rendre la vie plus agréable et donner plus de satisfaction : travail et repos selon les besoins, sciences usuelles, sociologie, histoire, astronomie, géographie, anthropologie, etc. Et pourquoi ne pas nous instruire de nous-mêmes qui ne sommes que des atomes dans l'Univers ? Car beaucoup ignorent encore la place et le mouvement de rotation de la Terre dans l'immensité incomensurable. Cela serait bien plus rationnel, plus instructif, plus réconfortant. Les jeunes y prendraient sûrement un goût prononcé, un sensible plaisir, et de leurs cerveaux ainsi libérés des histoires malsaines et des lectures erronées, juilleraient des idées bienfaisantes, meilleures, larges, propres à imprimer une force nouvelle au cœur révolutionnaire qui s'inspire dans les masses profondes du peuple, lesquelles n'auraient plus qu'à vouloir pour achieves la conquête des pouvoirs publics, ne pouvant intéresser que la partie masculin de l'humanité.

Il importe absolument de mettre la femme en face de la question sociale et de l'entraîner avec nous dans la lutte des faits et des idées. C'est à nos camarades lecteurs que nous nous adressons, leur demandant avec une instance qu'ils comprennent, de faire lire à leur compagne le journal qu'ils trouvent bon pour eux. La femme fera circuler le Libertaire parmi ses voisines et ses camarades d'atelier, de sorte que notre propagande s'étendra d'autant plus que sera grande l'activité des camarades.

Pour étudier la femme dans la société actuelle, et afin d'intéresser la femme à cette étude, l'imagerai un personnage féminin que nous appellerons Marie, par exemple. Ce personnage, nous le prendrons dans sa famille et le suivrons dans la vie.

Marie ne sera pas une héroïne de roman, manifestant des sentiments et des idées contraires à la vérité physiologique et psychologique. Elle sera la jeune fille du peuple, celle que nous connaissons et apprécions.

Nous la favoriserons le plus possible afin de ne pas prêter à l'exagération ; cependant

nos en fers un être vivant et palpitable, se débattant douloureusement parmi les contingences sociales.

Dans la famille, au travail et en amour nous soumettrons Marie à l'analyse rigoureuse de ses actes et de ses pensées. Nous verrons quelles limites la société capitaliste impose au développement intégral de sa personnalité ; nous rechercherons comment

son énergie, mise au service de la cause révolutionnaire, pourra devenir un élément puissant d'agrandissement et de liberté. Le

programme est vaste, c'est un travail considérable de recherches patientes et précises que le Libertaire a bien voulu confier à ma direction. Afin de m'en tirer consciencieusement, j'adresse dès aujourd'hui, aux femmes que ce travail intéresse, l'appel le plus pressant.

FERNAND-PAUL.

Le meilleur moyen pour soutenir le LIBERTAIRE, c'est de lui faire des abonnements. 1 an, 6 fr. ; 6 mois, 3 fr. ; Extérieur, 8 fr. — 4 fr.

Les abonnements se paient d'avance.

Envoyer lettres et mandats à Louis Matha, administrateur, 15, rue d'Orsel.

PEUPLE SOUVERAIN

Le Matin du 23 mars. — La Chambre. — M. Henri Brisson présidait. M. Lasies demande à ses collègues de consacrer un jour par semaine, à la discussion des lois ouvrières.

Les socialistes répliquent, en demandant une semaine par mois.

Après un débat confus et bruyant, c'est cette dernière proposition qui est adoptée ; on discutera donc, de réformes sociales une semaine par mois, à la rentrée des vacances de Pâques. — Scrutin, majorité 300 voix : Qu'en dis-tu brave peuple souverain ?

Abruti consciencieusement, afin que tu n'aies pas la faculté de faire les affaires toi-même, tu prends des employés-représentants pour cette besogne et tu les salaries 25 francs par jour. Demandant que tu crèves à l'usine pour surer ces 25 francs, sous l'œil féroce de la contremaître, les employés-représentants-socialistes te crètent de leurs 300 voix : Malgré que tu nous paies tous les jours, pour travailler tous les jours, à tes affaires, en vertu de la promesse que nous t'avons faite, lorsque tu nous as envoyés à la Chambre ; nous ne nous en occuperas que 60 jours par mois et encore, ne commencerons-nous qu'après les vacances de Pâques !

Brave Peuple Souverain, dis-voilà ton patron qu'il te paie la semaine et qu'en échange, tu lui fourniras une journée de travail, et que tu commences le samedi à 4 heures, prenant les 3/4 de la... journée comme vacances — allons, dis-lui ! Tes bons copains socialistes, tes employés te le disent bien !

Je présume que la réponse de ton patron ne se fera pas attendre ; il négligera même d'ouvrir la bouche, il te montrera la porte ; pourquoi ne te fais-tu pas de même ? tu crains d'être embarrassé par la suite, pour les affaires — crainte non fondée — viens chez-nous si tu veux ; nous t'expliquerons, en bons camarades, ce que tu dois faire ; sois sans inquiétude, nous ne te demandons que de vouloir bien te rendre à l'évidence, dans le livre examen que nous te proposons, des questions qui t'intéressent.

Quand on prend des ouvriers pour exécuter un travail, c'est à seule fin de l'exécuter intégralement et non en partie, en conséquence, les représentants socialistes, étus indubitablement par des travailleurs, doivent, sous peine d'être en contradiction formelle avec leurs promesses, s'occuper constamment de réformes sociales et non pendant six jours par mois ; leurs électeurs travaillent tous les jours pour les entretenir, ce serait juste, qu'ils fassent de même pour mener à bien les affaires qu'ils leur sont confiées — ceci dit, bien entendu, en me placant au point de vue voulard, et non au mien !

Enfin, brave Peuple Souverain, je te le répète, viens à la Maison si tu veux, nous causerons, mais sois bien persuadé que nous ne te dirons pas, comme les 300 socialistes de la Chambre, parodiéant le geste de Baudin sur la barricade.

« Voilà comment on se fout du Peuple pour 25 francs. »

Ancey

LA FEMME ET LA RÉVOLUTION

Les femmes n'admettent pas la contradiction, j'en ai fait l'expérience. Chacun comprendra que la question féminine dépasse la suffisance théâtrale de quelques politiciens en mal de candidature ou de réclame bête. C'est cette question féminine que le Libertaire s'engage d'étudier avec le concours de tous les partisans vaincus et sincères de l'émancipation humaine.

Est-il besoin d'en souligner l'importance ? Est-il nécessaire de dire combien la femme, strictement tenue à l'écart de l'activité sociale, est restée soumise aux préjugés qui font d'elle auxiliaire et la serve des forces de réaction ? Est-il indispensable de révolutionnaire à tenu la femme pour quantité négligeable, imitant en cela le socialisme politique dont le programme, basé sur la conquête des pouvoirs publics, ne pouvait intéresser que la partie masculin de l'humanité.

Il importe absolument de mettre la femme en face de la question sociale et de l'entraîner avec nous dans la lutte des faits et des idées. C'est à nos camarades lecteurs que nous nous adressons, leur demandant avec une instance qu'ils comprennent, de faire lire à leur compagne le journal qu'ils trouvent bon pour eux. La femme fera circuler le Libertaire parmi ses voisines et ses camarades d'atelier, de sorte que notre propagande s'étendra d'autant plus que sera grande l'activité des camarades.

Pour étudier la femme dans la société actuelle, et afin d'intéresser la femme à cette étude, l'imagerai un personnage féminin que nous appellerons Marie, par exemple. Ce personnage, nous le prendrons dans sa famille et le suivrons dans la vie.

Marie ne sera pas une héroïne de roman, manifestant des sentiments et des idées contraires à la vérité physiologique et psychologique. Elle sera la jeune fille du peuple, celle que nous connaissons et apprécions.

Nous la favoriserons le plus possible afin de ne pas prêter à l'exagération ; cependant

nos en fers un être vivant et palpitable, se débattant douloureusement parmi les contingences sociales.

Dans la famille, au travail et en amour nous soumettrons Marie à l'analyse rigoureuse de ses actes et de ses pensées. Nous verrons quelles limites la société capitaliste impose au développement intégral de sa personnalité ; nous rechercherons comment

son énergie, mise au service de la cause révolutionnaire, pourra devenir un élément puissant d'agrandissement et de liberté. Le

programme est vaste, c'est un travail considérable de recherches patientes et précises que le Libertaire a bien voulu confier à ma direction. Afin de m'en tirer consciencieusement, j'adresse dès aujourd'hui, aux femmes que ce travail intéresse, l'appel le plus pressant.

FERNAND-PAUL.

Le meilleur moyen pour soutenir le LIBERTAIRE, c'est de lui faire des abonnements. 1 an, 6 fr. ; 6 mois, 3 fr. ; Extérieur, 8 fr. — 4 fr.

Les abonnements se paient d'avance.

Envoyer lettres et mandats à Louis Matha, administrateur,

dus fassent des excès de zèle, il est inutile de dire qu'ils n'agissent que d'après les ordres de cette sentine à ordure qu'est la préfecture du Rhône. C'est égal, quelle saleté de monde que ces honnêtes gens !

EXPEDIENT DE MARCHANDS DE JUSTICE

Jeudi 10 mars, le nommé Agrain, poursuivi par le directeur du gaz pour avoir dénoncé publiquement les fripottages et les injustices de cette compagnie, comparaissaient devant le tribunal de cette ville ; comme la magistrature n'aime pas la vérité, les juges firent passer l'affaire la dernière avec une suspension d'audience de près d'une heure, firent à cet effet évacuer la salle par le public, et lorsqu'elle fut complètement vide, ils la firent de nouveau remplit par les agents de la police secrète qui causerent entre eux pendant toute l'audience pour que la défense de l'accusé qui apportait des preuves, ne puisse être entendue.

Le principal témoin cité par la défense, qui était une femme, et, comme sa déposition était de grande importance par suite des pressions policières exercées sur elle, s'était retirée dans l'intervalle de la suspension et n'a pu, par ce fait, faire sa déposition.

Voici comment se distribue la justice devant les comptoirs de la magistrature.

Le Groupe Germinal

BELGIQUE

Après l'attentat de Rubino contre le roi Léopold II, le gouvernement belge expulsa de son territoire les camarades étrangers espérant, en agissant ainsi, enrayer le mouvement libertaire.

Les deux attentats de Liège sont prouves, une fois encore, que les mesures répressives engendrent la vengeance.

Mais malgré cet enseignement la police liégeoise, qui a arrêté notre camarade G. Thonar après le premier attentat, vient de confirmer le mandat d'arrêt décerné contre lui malgré la découverte d'une deuxième bombe et l'arrestation des auteurs.

Pourquoi maintient-on Thonar ? voilà ce qu'on se demande ici.

Le *Petit Bleu*, journal bourgeois, disait lui-même la semaine dernière que la mise en liberté de l'anarchiste Thonar n'était plus qu'une question d'heures. Le *Peuple*, lui, s'exprimait ainsi : « Qu'attend le parquet pour mettre Thonar en liberté ? »

La vérité est que la justice (1) n'attend que l'oubli du public pour reconnaître sa gaffe car elle sait qu'en libérant Thonar réapparaît. L'*Insurgé*. Réapparition qu'elle ne veut pas au moment où des actes de révolte font réfléchir. De plus, elle sait que Thonar avait pris, dernièrement, l'initiative d'une entente pour la propagation des théories communistes anarchistes.

Elle connaît aussi la situation très précaire du journal (il n'a plus paru depuis un mois) et veut en profiter pour le faire disparaître.

Cela, nous ne le voulons pas. Il faut que l'*Insurgé* continue à vivre.

En conséquence quelques camarades de Bruxelles adressent (par voie du *Libertaire* et des *Temps Nouveaux*) aux peuples de Belgique et de l'étranger ainsi qu'aux camarades isolés un pressant appel de solidarité pour imprimer notre journal dès la mise en liberté de Thonar.

Il faut que nous prouvions aux dirigeants que malgré les tracasseries, les persécutions et les répressions ils n'étoffent pas notre voix.

Que ceux qui veulent la propagation de nos idées nous aident.

Des Gamarades bruxellois

P. S. — Prière aux camarades étrangers qui trouvent notre œuvre utile d'adresser les fonds au journal dans lequel ils liront notre appel.

Les Belges sont priés d'envoyer directement à W. Carlier, 22, rue Paul Devaux, à Bruxelles. Les envois de fonds seront publiés dans *Le Libertaire* et les *Temps nouveaux*.

ENTENTE ÉCONOMIQUE

AVIS. — Les camarades : Rousset, Paris ; Tyri, Paris ; Foucher, Tours ; Piquemal, Marseille ; Delhôtel, Amiens ; Pierre Petit, Bourges ; Barodel, Nancy ; Moudou Daniel, Nîmes ; qui ont commandé et reçu des huitres de l'Entente, soit pris de faire parvenir leur adresse exacte à F. Calazel, 39, rue Grimaux, Rochefort-sur-Mer.

Nous invitons aussi tous nos correspondants à bien vouloir écrire l'isométrie leur adresse.

Certaines lettres qui nous parviennent se font l'écho de plaintes formulées en différentes villes au sujet de l'expédition minimum de 50 kilos. J'en reconnais volontiers la justesse ; mais, il nous est impossible de faire mieux. Ce n'est pas pour l'Entente-Economique que sont faits les tarifs de transports ; ceux-ci existent nous devons nous y conformer.

Il n'a jamais été dans l'esprit de l'Entente de pouvoir éviter l'exploitation du transport sur ses produits, tout au plus pouvons nous affirmer que seul le nombre de nos amis dans une même ville, nous permettra de la réduire. En attendant qu'un dépôt soit constitué dans les grands centres, c'est à nous de prendre le moyen le plus efficace pour empêcher les Compagnies de chemin de fer de distribuer des dividendes à leurs actionnaires sur le dos de l'Entente-Economique.

C'est pour cela, autant que pour d'autres motifs, que l'expédition n'aura pas lieu si la commande n'atteint pas 50 kilos.

Est-ce à dire que cette manière de procéder empêchera certains de nos amis de commencer ? Je ne le pense pas.

Il suffira à nos camarades de s'entendre et de se mettre à deux pour la commande.

Demandez circulaires qui vous éclaireront plus explicitement, à F. Calazel, 39, rue Grimaux, Rochefort-sur-Mer.

En vente à la librairie ROMAN, 59, rue de Fer, Namur (Belgique) :

Essai sur la question de la population.

Plus d'avortements ! — Moyens scientifiques, licites et pratiques de limiter la fécondité de la femme, par le docteur Knowlton. — Brochure poursuivie et acquetée par la Cour d'assises du Brabant. Prix : 0.50. Par la poste : 0.70.

L'Immortalité du Mariage, par René Chauchi. Prix : 0.10. Par la poste : 0.15.

BIBLIOGRAPHIE

La Tribune Russe, organe du mouvement révolutionnaire en Russie. N° 6. Sommaire : Dates révolutionnaires. Chronique des répressions tsaristes. La propagande révolutionnaire dans l'armée. Le testament de l'absolutisme, etc.

Le numéro : 0 fr. 25 centimes.

Cette revue qui paraît deux fois par mois est à lire par tous ceux qui s'intéressent au mouvement révolutionnaire russe.

Tous les camarades qui ont des enfants feront bien de leur prendre un abonnement à *Jean-Pierre*, lequel est le journal tout indiqué pour les enfants.

Jean-Pierre habite 8, rue de Pondichéry et paraît tous les quinze jours.

Sommaire de l'*Œuvre Nouvelle*, n° 12 : Des Origines de la guerre russe-japonaise. Conciliations générales sur l'anthropologie. Documents sociaux. Les petits salons.

Le numéro mensuel : 0 fr. 50 centimes.

Les Annales de la Jeunesse laïque, revue mensuelle.

Paroles d'un Révolté (P. Kropotkine) 1 25 1 75

La Grève Générale révolution (E. Girault), couverture de J. Hénault..... 0 20 0 30

Grève générale réformiste et grève générale révolutionnaire..... 0 10 0 15

La Mano Negra, documents publiés par G. Clémenceau, couverture de Luce..... 0 10 0 12

La « Mano Negra » et l'opinion française ; couverture de J. Hénault..... 0 05 0 10

Un peu de théorie (Malatesta)..... 0 10 0 15

Les crimes de Dieu (S. Faure)..... 0 15 0 20

Un problème poignant (E. Girault)..... 0 20 0 25

La Femme dans les U.P. et les syndicats (E. Girault)..... 0 15 0 20

L'Anarchie (Malatesta)..... 0 15 0 20

En période électorale (Malatesta)..... 0 10 0 15

Libre examen (Paraf-Javal)..... 0 25 0 35

Les deux haricots, image par Paraf-Javal)..... 0 10 0

La Substance universelle (Albert Bloch et Paraf-Javal)..... 1 25 1 40

Rapports du Congrès antiparlementaire..... 0 50 0 80

Nouveau Manuel du soldat..... 0 10 0 15

DIVERS

L'Anarchisme (Ellitzbacher)..... 3 » 3 90

Les tablettes d'un lésard (Paul Paillette)..... 2 50 2 80

Les Soliloques du pauvre (Jean Rictus). Nouvelle édition augmentée de poèmes inédits. Illustrations de Steinlein..... 3 » 3 50

Les Cantilènes du malheur (Jean Rictus)..... 1 25 1 50

Le Feuille, par Zo d'Axa ; collection complète des vingt-cinq numéros parus, non pliés et renfermés dans une couverture papier parcheminé (format petit in-4)..... 2 75 3

De Mazas à Jérusalem (Zo d'Axa) ; couverture de Steinlein..... 2 » 2 90

En Déhors (Zo d'Axa)..... 0 80 1

Le Permissionnaire (drame antimilitariste, en un acte), par H. Hanriot)..... 0 20 0 30

Véhementement (poésies) (A. Veidaux) 1 » 1 50

Le Chose filiale (5 actes en prose) (A. Veidaux)..... 1 50 2 »

Le Théâtre (G. Ancey), comédie en 5 actes (interdite)..... 0 50 0 60

Ces Messieurs (G. Ancey), comédie en 5 actes (interdite)..... 3 » 3 50

Le Fardeau de la liberté (Tristan Bernard). Comédie en 1 acte..... 1 35 1 50

La Clairière (Lucien Descaves et Maurice Donnay) (cinq actes)..... 3 » 3 50

Le Ressort (Urbain Gohier) étude de révolution en 4 actes..... 1 80 2 »

Les mauvais Bergers (Octave Mirbeau), pièce en 5 actes..... 1 80 » »

Les Affaires sont les Affaires (Octave Mirbeau), pièce en 3 actes..... 3 » 3 50

L'Épidémie (Octave Mirbeau), 1 acte 0 90 1 »

Le Portefeuille (Oct. Mirbeau), 1 acte 0 90 1 »

La Fille Elisa (Jean Ajalbert), 3 actes 1 75 2 »

Le Voile du bonheur (G. Clémenceau) pièce en 1 acte..... 1 75 2 »

Jacques Damour (Émile Hennique, d'après la nouvelle de Zola), 1 acte 0 90 1 »

Le Gage (Franz Jourdain), 1 acte 0 90 1 »

BIBLIOTHEQUE CHARPENTIER

Souvenirs du Bagne (Liard-Courtois) 3 » 3 50

Les lettres de noblesse de l'Anarchie (A. Delacour)..... 3 » 3 50

Camisards, peaux de lapins et cocons (G. Dubois-Désaule)..... 3 » 3 50

L'Enfermé (Gustave Géoffroy avec un masque de Blanqui, eau-forte de F. Braquemont)..... 3 » 3 50

L'Armée contre la nation (Urbain Gohier)..... 3 » 3 50

Les prétoires et la Congrégation (Urbain Gohier)..... 3 » 3 50

A bas la Caserne ! (Urbain Gohier)..... 3 » 3 50

suelle, 0 fr. 30 centimes le numéro. Sommaire de mars : Paroles d'avenir à un jeune laïque, par G. Renard. — Russie et Japon, par A. Naquet. — Histoire sociale des religions, par Maurice Verne, etc.

Nous avons reçu l'*Avenir scolaire*, organe des instituteurs socialistes et anticlériaux. Ce petit organe se publie 159, rue du Temple, à Paris. Il est mensuel et coûte 2 francs par an.

Le problème de la population. — Tel est le titre sous lequel vient de paraître en brochure, la conférence que fit Sébastien Faure, sous les auspices de *Régénération*, en novembre 1903.

La brochure est en vente au prix de 0 fr. 15, aux bureaux de *Régénération*, 27, rue de la Duey, à Paris ; 0 fr. 20 par la poste.

Nous prions instamment les camarades de nous faire parvenir leur copie le MARDI SOIR AU PLUS TARD.

COMMUNICATIONS

Cercle des Endehors. — Mardi 5 avril, salle Jules, boulevard Magenta, 8 h. 1/2. Controverse sur le Syndicalisme entre Janvion et Yvetot.

Coopération des Idées, mardi 5 avril. — Conférence par Henri Duchmann. Zola féministe : l'Assommoir.

Les Causeurs populaires informent les camarades que devant la réussite complète de l'édition de l'*Absurdité de la politique* de Paraf-Javal, elles reculent aux élections suivantes, la publication de la brochure *L'Électeur, voilà l'ennemi de Liberté*.

Une affiche-placard pouvant être affichée parraira bientôt.

Union ouvrière de l'ameublement. — Mardi 5 avril, à 8 heures et demie du soir, 4, passage Davy (avenue de St-Ouen). Causerie par Libertad. La Coopération d'idées et d'actions. La deuxième partie de cette causerie sera terminée le mardi 19 avril.

L'Tube Sociale, université populaire, 4, passage Davy. — Samedi, 2 avril : *Le combat pour l'Indépendance*. Audition de Gaston Coule dans ses œuvres. Vestiaire obligatoire, 0 fr. 25. Mercredi 6, causerie entre camarades : *Russie et Japon*, par Duparchy.

Vendredi 8, *l'Anarchisme aux Etats-Unis*, d'après le livre de P. Ghio.

Les Anticipates. — Dimanche 3 avril, à 2 h. 1/2, salle de camaraderie, salle Jules, 6 boulevard Magenta, conférence par Edmond Potier : *le Radiogramme et la Radio-activité*. Concert avec le concours des camarades Paillette, le père Lapurge, M. Doublier, Mouret, Nicolai, Jean Rictus, G. Bernard, etc., et les groupes lyriques révolutionnaires.

Vestiaire obligatoire 0 fr 20 donnant droit à la tombola et à une brochure.

Vendredi 8 avril, causerie sur la *Fille Elisa* de Jean Ajalbert.

Causeurs populaires du 18^e, rue Muller, 30. Vendredi, 1^{er} avril : Cours d'Espagnol. Lundi 4 avril : Lectures et chants.

Causeurs populaires des 10 et 11^e, cité d'Angoulême. — Mercredi 6 avril : *l'Évolution des Étés*, par Robert Thomas.

<p